MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome X : L'Œil de l'Empereur



La Conspiration des Égaux

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Le dossier réservé

J’écris ceci dans mon cabinet, un soir de l’hiver de 1838, la caisse ouverte à mes pieds. Le lecteur qui m’a suivi jusqu’ici la connaît : c’est celle qui me vint des Halles par un chemin que je raconterai à sa place, et qui contenait, rangés l’un contre l’autre par des mains qui savaient ce qu’elles faisaient, la liasse d’un inspecteur qui avait écouté Paris quarante ans et les cahiers d’une femme qui l’avait compté un demi-siècle. J’ai passé deux années à la lire avant d’écrire une ligne ; j’en ai tiré trois tomes, que voici presque achevés, et où j’ai raconté, dans l’ordre où les choses s’étaient faites, comment la police de la Révolution était morte, était devenue peureuse, s’était retournée contre elle-même, puis avait appris, sous un maître nouveau, à choisir ce qu’elle savait et l’heure de le rendre. J’ai raconté la machine infernale, et le complot de Georges, et le retour au pouvoir de l’homme d’Aix. Le lecteur croit le tome fini, et l’auteur lui-même a pu le croire un moment, tant la coda du volume précédent avait des airs de conclusion. Il ne l’est pas. Il reste une pièce, que j’ai gardée pour la fin, et dont je dois maintenant expliquer pourquoi je l’ai gardée.

Il y a, dans la caisse, un dossier à part. Il n’est pas de la main de Vaudreuil, ni de celle de la Jeannette ; il est de la mienne. Je l’ai composé, voici huit ans, en marge d’une lecture — celle du livre qu’un survivant de l’affaire fit paraître à Bruxelles, et que la révolution de Juillet tira soudain de l’obscurité où il dormait —, et je l’ai grossi depuis, à mesure que les pièces de la caisse, en s’éclairant les unes les

autres, me faisaient comprendre une chose que je n'avais pas vue d'abord, et que je vais dire tout de suite pour que le lecteur la porte avec moi tout au long de ce dernier volume : que l'œil dont j'ai fait le titre de ce tome, cet œil de l'Empereur qui vit tout de la France pendant quinze ans, n'était pas né avec l'Empire. Il regardait déjà, huit ans plus tôt, du fond du Directoire, par la fente d'une porte que personne n'avait songé à fermer. Et pour le prouver, il me faut remonter à une affaire que tout le monde croit connaître, et que personne, je crois, n'a jamais racontée du seul point de vue qui l'éclaire : celui d'une police qui apprenait, presque sans le vouloir, le métier qu'elle exercerait plus tard à la perfection.

Je dois au lecteur un mot sur le livre dont je parlais. Il y a dix ans — c'était en 1828 —, parut à Bruxelles, chez un libraire dont l'enseigne m'échappe, un ouvrage en deux volumes intitulé Conspiration pour l'égalité, dite de Babeuf , signé d'un nom italien : Philippe Buonarroti. Cet homme n'était pas un historien de cabinet ; il avait été de l'affaire, du premier cercle, condamné avec les autres et sauvé de l'échafaud par je ne sais quelle faveur ou quel hasard ; il avait vécu trente ans en exil, donnant des leçons de musique pour manger, et il racontait, à la fin de sa vie, ce qu'il avait vu de l'intérieur. Le livre, d'abord, ne fit aucun bruit ; puis vint la révolution de Juillet, et une génération de jeunes gens qui cherchaient des ancêtres à leurs colères le tira de l'oubli et en fit une sorte d'évangile. Je l'ai lu à ce moment-là, comme tout le monde ; mais je ne l'ai pas lu comme tout le monde. Là où les jeunes gens y cherchaient une doctrine, j'y cherchais, moi, un mécanisme ; et je m'aperçus, en le lisant la plume à la main, que Buonarroti, tout à la grandeur de sa cause, avait laissé passer, sans y prendre garde, la chose qui m'intéressait par-dessus tout : le portrait, en creux, de la manière dont sa conjuration avait été surveillée,

pénétrée, laissée mûrir, puis cueillie. Ce que le conjuré racontait comme une trahison, l'archiviste que j'étais devenu le lisait comme une méthode. Et c'est de ce décalage entre les deux lectures qu'est né le dossier que j'ouvre aujourd'hui.

Cette affaire, le lecteur l'a déjà deviné peut-être, est celle de Gracchus Babeuf. Je la réserve pour la toute fin de ce tome, non par goût de l'effet, mais parce qu'un commencement ne se laisse jamais comprendre qu'à la seule lumière de ce qu'il a fini par produire : il fallait que le lecteur eût vu Fouché garder une vérité pour la dépenser à son heure, et faire de son savoir une monnaie ; il fallait qu'il eût vu une conjuration tout entière tomber d'un coup, cueillie à point nommé, pour qu'il reconnût, en remontant huit ans en arrière, la première fois que cette méthode-là fut essayée — non par Fouché, qui n'était pas encore au pouvoir, mais par une maison encore neuve, sur une conjuration d'un autre genre, et par le moyen d'un homme assis, dès l'origine, à l'intérieur de la place. Je ne prétends pas ajouter un fait à ce que l'histoire sait de Babeuf ; son procès est imprimé, ses juges sont nommés, sa doctrine est discutée, sa mort est datée au jour et à l'heure. Ce que j'apporte tient moins d'un fait nouveau que d'un manque révélé : ce que ma propre maison, où j'ai pourtant servi si longtemps, n'a jamais consigné — ce qu'un homme d'oreille, dans le même bâtiment que le dossier, n'a jamais pu soupçonner.

Remontons donc, et posons d'abord la scène par où tout commença, quoique personne, ce jour-là, n'y eût vu un commencement. Car c'est le propre des commencements de ne se reconnaître qu'après coup ; sur le moment, ils ont l'air d'une fin, ou de rien. Celui-ci eut l'air d'une simple mesure de police, prise un soir d'hiver, et oubliée le lendemain par tous ceux qui l'avaient prise.

Le 27 février 1796 — le 8 ventôse de l'an quatre —, un ordre du gouvernement fit fermer, rue Sainte-Geneviève, une société populaire qu'on appelait le club du Panthéon, du nom de l'église voisine que la Révolution avait dédiée à ses grands hommes. Ce club était de ceux, nombreux alors, où d'anciens partisans de la Montagne, que Thermidor avait écartés du pouvoir sans les réduire au silence, se retrouvaient le soir pour se plaindre du Directoire, refaire le monde, et se réchauffer les uns aux autres d'une chaleur que le dehors leur refusait. On y était deux mille, dit-on, les bons soirs. On y lisait des journaux, on y prononçait des discours, on y votait des adresses que personne, en haut, ne lisait. J'y suis entré une fois ou deux, dans ces années-là, par curiosité plus que par conviction ; j'y ai vu ce qu'on voit dans tous les lieux de cette sorte, un mélange d'hommes sincères et de désœuvrés, de convictions fortes et de vanités bavardes, et cette chaleur particulière des assemblées de vaincus, qui tient moins à ce qu'on y dit qu'au fait de le dire ensemble. On y sentait la rancune de Thermidor comme on sent une odeur de fumée après l'incendie : quelque chose avait brûlé, la grande espérance de l'an deux, et ces hommes-là se réchauffaient aux cendres, faute de flamme. Je n'y retournai pas ; ce n'était pas mon monde, et je n'avais pas, comme d'autres, de comptes à régler avec le présent. Mais je suis heureux, aujourd'hui, d'y être entré ces deux fois : cela me permet de dire au lecteur, non d'après des pièces mais d'après mes yeux, ce qu'était ce club que Bonaparte allait fermer — non un repaire de conspirateurs, mais une salle de mécontents, où se cachaient, comme des braises sous la cendre, les quelques hommes qui, eux, ne se contentaient pas de se réchauffer. C'était, en somme, une de ces institutions inoffensives par où une société laisse s'exhaler ce qu'elle a de rancunes, et que les gouvernements avisés laissent vivre pour la

raison même qui les fait fermer aux gouvernements inquiets : parce qu'un mécontentement qui parle est un mécontentement qu'on entend, et qu'un mécontentement qu'on fait taire est un mécontentement qu'on cesse d'entendre sans qu'il cesse d'exister.

Le gouvernement de l'an quatre était de la seconde sorte. Il fit fermer le club ; et il chargea de la chose l'homme qui commandait alors l'armée de l'Intérieur — un général de vingt-six ans, corse, maigre, inconnu, qui venait de réprimer une émeute royaliste à coups de canon devant une église et à qui l'on donnait, pour prix de ce service, la garde de Paris en attendant mieux. Il s'appelait Bonaparte. Je m'arrête un instant sur ce nom, non pour le plaisir facile de la coïncidence, mais parce qu'elle porte, cette coïncidence, tout le sens de ce que je vais raconter. Le jeune général alla, dit-on, en personne, ou envoya ses officiers — les récits varient, et je ne trancherai pas ce que je n'ai pas —, faire évacuer la salle et sceller les portes. L'affaire lui prit une soirée. Il n'y attacha, à coup sûr, pas plus d'importance qu'à une ronde ; c'était de la police municipale, la plus basse besogne d'un militaire, celle qu'on confie à un subalterne et qu'on oublie en rentrant.

J'ai, sur cette soirée, le récit d'un homme qui y était — non un conjuré, un simple habitué du club, qui le consigna bien plus tard dans des souvenirs que j'ai lus. Les officiers, dit-il, entrèrent pendant qu'un orateur parlait ; ils ne firent pas de violence ; le chef, un capitaine, monta sur l'estrade et attendit que l'orateur se tût, ce qui prit un moment, l'homme n'ayant pas fini sa phrase et tenant à la finir.

— Citoyens, dit alors le capitaine, la salle est fermée par ordre. Vous voudrez bien vous retirer.

— Par ordre de qui ? demanda quelqu'un dans le fond.

— Par ordre du général commandant l'armée de l'Intérieur.

— Un général pour fermer un club ! On nous fait de l'honneur. Et depuis quand l'armée se mêle-t-elle de ce que disent les citoyens ?

— Depuis qu'ils le disent à deux mille, répondit le capitaine, sans humeur, et il fit signe à ses hommes d'ouvrir les portes du fond, pour que la salle comprît qu'on l'invitait à sortir plutôt qu'on ne la priait de rester.

On sortit, sans bataille — car il n'y avait rien à défendre qu'une salle, et une salle ne se défend pas —, en grommelant, en ce mélange de colère et de résignation qui est l'humeur des vaincus qui n'ont pas même eu le loisir de se battre. Le capitaine fit sceller les portes, laissa deux hommes de garde, et rentra rendre compte que la chose était faite. Il ne connaissait, de tous ceux qu'il venait de mettre dehors, pas un seul nom ; et c'est bien là ce qui fait le prix de la scène : la police qui ferme est aveugle, elle disperse une foule sans distinguer, dans le tas, ceux qui ne sont dangereux que rassemblés de ceux qui le deviennent en se cachant. Il ne pouvait pas savoir — comment l'aurait-il su ? — qu'en dispersant ce soir-là deux mille bavards dans le froid de février, il jetait dehors, mêlés à la foule inoffensive, une douzaine d'hommes qui n'étaient pas des bavards, et qui, se trouvant privés du seul lieu où ils pouvaient parler haut, allaient apprendre, faute de mieux, à parler bas.

J'imagine — et je préviens le lecteur que j'imagine, n'ayant sur ce point aucune pièce, mais imaginant d'après ce que les pièces ultérieures autorisent — que quelques-uns de ces hommes, ce soir-là, ne rentrèrent pas tout de suite chez eux. Qu'ils restèrent, deux ou

trois, sous une porte cochère de la rue Sainte-Geneviève, à battre la semelle dans le froid, à regarder les scellés qu'on venait de poser, et à se dire ce qu'on se dit dans ces moments-là.

— Voilà, dit l'un. Fermé. Il ne nous restait que cela, et on nous l'ôte.

— Il nous reste mieux, dit un autre, plus bas. Un club, ça parle. Ce qui parle, on l'entend, et ce qu'on entend, on le ferme. La leçon est bonne à prendre.

— Tu veux dire ?

— Je veux dire qu'on a assez parlé. Depuis Thermidor, nous ne faisons que cela, parler ; et pendant que nous parlons, les autres gouvernent. Il est peut-être temps de faire ce dont nous parlons, au lieu d'en parler encore.

Le troisième ne dit rien, ou dit seulement qu'il gelait, et qu'on ferait mieux d'aller se réchauffer quelque part.

— Se réchauffer, dit le second, c'est justement ce que je propose. Mais pas au coin d'un poêle. On se réchauffe mieux à plusieurs, quand on a un projet ; c'est même la seule chaleur que le Directoire ne peut pas nous fermer.

— Tu parles de choses dangereuses, dit le premier.

— Je parle des seules choses qui vaillent qu'on en parle. Le reste, on en a parlé trois ans au Panthéon, et regarde où nous en sommes : dehors, dans le froid, à regarder des scellés. Non. J'ai fini de parler pour les murs. Viens.

Et ils s'en furent, sous les réverbères rares, vers un de ces logements où, dans les semaines qui suivirent, la parole publique du

Panthéon se fit conciliabule privé. Je le répète : j'imagine cette scène, je ne la tiens de personne. Mais si elle n'eut pas lieu ce soir-là, elle eut lieu un autre, à peu de mots près ; car c'est là ce que font les clubs qu'on ferme : ils ne suppriment pas ce qui s'y disait ; ils le poussent sous terre. La parole qui montait à la tribune du Panthéon descendit dans les arrière-boutiques, les logements, les cafés discrets ; les deux mille redevinrent le public anonyme qu'ils avaient toujours été ; mais la douzaine, elle, se resserra, et de la chaleur d'un club fit le secret d'une conjuration. Il fallut à peine cinq semaines pour que ce noyau, chassé de la lumière, s'organisât dans l'ombre. Le 30 mars — le 10 germinal —, sept hommes se donnèrent secrètement le titre de Directoire secret de salut public, par une de ces parodies de l'appareil qu'ils combattaient dont les révolutionnaires ne se lassent jamais, imitant jusque dans leurs conjurations la forme du pouvoir qu'ils veulent renverser. Je les nommerai à leur place ; qu'il suffise ici de dire qu'ils étaient sept, ni plus ni moins, et que ce chiffre a son importance, parce que tout le reste de cette histoire tourne autour de ce qui entrait dans le cercle des sept et de ce qui en restait dehors. Autour d'eux, en effet, gravitait un second cercle, plus lâche, d'agents et de correspondants chargés de porter la parole des sept dans les quartiers, dans les casernes, dans les administrations ; et c'est dans ce second cercle, jamais dans le premier, que se glissa l'homme dont je ferai le personnage central de ce volume — un homme qui n'approcha jamais les sept, qui ne sut jamais tout ce qu'ils savaient, et qui pourtant en apprit assez pour les perdre tous. Je m'attarde sur cette architecture parce qu'elle est la clef de l'affaire : on n'a pas trahi le Directoire secret ; on n'y est jamais entré. On a seulement écouté, du dehors, un homme qui écoutait du dedans le second cercle — et cela suffit, cela suffit toujours, à qui sait attendre.

Et j'ai souvent pensé, en relisant les dates, que si l'on avait laissé le club du Panthéon ouvert, l'affaire que je vais raconter n'aurait peut-être jamais eu lieu, ces hommes ayant continué de dépenser en discours ce qu'ils dépensèrent, faute de tribune, en projets. Le premier acte de cette histoire de conjuration est donc un acte de police ; et l'ironie, que je livre au lecteur sans y insister davantage, veut que ce soit le futur maître de l'œil impérial qui, sans le savoir, à vingt-six ans, ait fermé de sa main la porte par où la conjuration allait sortir dans l'ombre.

Il faut maintenant que je nomme, une fois, l'homme autour de qui tout ceci va tourner, et que je le nomme comme on nomme quelqu'un dont on sait déjà tout, car le lecteur le connaît, et je ne lui ferai pas l'injure de le lui présenter comme un inconnu.

François-Noël Babeuf, qui se faisait appeler Gracchus du nom des tribuns romains qui voulurent partager les terres, était un homme du Nord, ancien commissaire à terrier — c'est-à-dire de ceux qui, avant la Révolution, dépouillaient pour les seigneurs les vieux titres féodaux, métier qui donne, mieux qu'aucun autre, la science exacte de ce que la propriété a d'arbitraire et d'accumulé. Il en avait tiré une doctrine, qu'il portait avec la logique tranquille des hommes qui ont trouvé leur idée tôt et n'en changent plus : que la Révolution, en abolissant les privilèges, s'était arrêtée à mi-chemin, et qu'il fallait la pousser jusqu'au partage des biens eux-mêmes, faute de quoi elle n'aurait fait que remplacer une aristocratie de naissance par une aristocratie d'argent. Il tenait un journal où il développait cela, sous un titre qui disait tout : le Tribun du peuple . Il avait été en prison, il en était sorti ; il connaissait le Directoire pour l'avoir combattu, et le Directoire le connaissait pour l'avoir enfermé. C'était, en un mot, un

homme surveillé — et surveillé, comme on va voir, de bien plus près qu'il ne le crut jamais.

Sa doctrine, il ne la cachait pas ; c'est même ce qui fait le paradoxe de sa conjuration, et je le note parce qu'il éclaire tout : Babeuf conspirait au grand jour. Il imprimait ce qu'il pensait, il le placardait, il le criait ; sa seule clandestinité était celle de l'organisation, non celle des idées. Quelques semaines après la fermeture du club, on vit paraître sur les murs de Paris une grande affiche, que Sylvain Maréchal avait rédigée et que Babeuf endossait de son autorité, et qui portait ce titre : Analyse de la doctrine de Baboeuf, tribun du peuple, proscrit par le Directoire exécutif pour avoir dit la vérité. Elle commençait par ces mots, que je cite parce qu'ils disent tout d'un homme et d'une époque : « La nature a donné à chaque homme le droit égal à la jouissance de tous les biens. » Je me souviens — car j'étais à Paris ces années-là, et ces choses ne s'oublient pas — de l'effet qu'une pareille phrase faisait, placardée à hauteur d'homme, sur un mur de faubourg, devant des gens qui ne mangeaient pas tous les jours.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda, devant une de ces affiches, une femme qui ne savait pas lire, à un homme qui savait.

— Ça dit, répondit l'homme après avoir lu, que tout est à tout le monde.

— Tout ?

— Tout. La terre, le pain, les maisons.

— Et qui c'est qui l'a écrit ?

— Un nommé Babeuf.

— Il a raison, dit la femme, et elle s'en fut.

— Elle a tôt fait de juger, dit un passant qui avait entendu, mieux mis que la femme, et qui s'était arrêté aussi devant l'affiche. Si tout est à tout le monde, plus personne ne cultive, et alors tout n'est à personne.

— C'est ce qu'on répond toujours, dit l'homme qui savait lire. Et c'est vrai, peut-être. Mais dites-le à qui n'a pas mangé depuis hier, votre raisonnement sur la culture ; il vous répondra qu'il aime mieux un mauvais partage qu'une belle famine.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « La Conspiration des Égaux » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « La Conspiration des Égaux » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol30